DIRECTOIRE EXECUTIF.

DÉTAILS OFFICIELS

De l'Audience du 20 Frimaire, an VI.

GRAND DISCOURS PRONONCÉ PAR LE GÉNÉRAL BUONAPARTE,

En présentant la ratification définitive du Traité de Paix conclu avec l'Empereur;

ET

REPONSE DU C. BARRAS,

Président du Directoire.

A MIDI, l'artillerie placée dans le jardin du Palais, annonce, par une décharge générale, le commencement de la fête.

Le secrétaire-général prend l'ordre du président du Directoire pour le départ du cortège.

Un corps de musique dirige la marche et exécute les airs chéris des Républicains français.

Le cortège se dirige par les galeries du Palais, et arrive dans la grande cour.

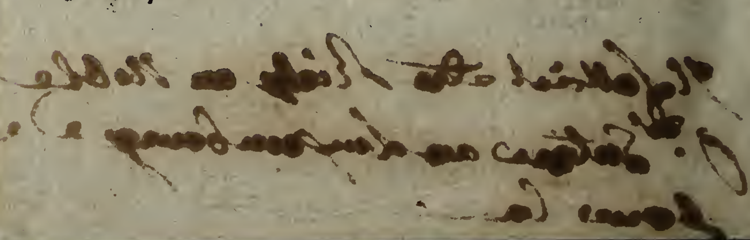
Tout y avait été disposé pour la cérémonie. Au fond et contre le vestibule principal, s'élevait l'autel de la patrie, surmonté des statues de la liberté, de l'égalité et de la paix. Il étoit décoré de plusieurs trophées composés de nombreux drapeaux conquis par l'armée d'Italie dans le cours de ses glorieuses expéditions. Dans la partie supérieure étaient placés cinq fauteuils pour les membres du Directoire, et un siège pour le secrétaire-général; en dessous étaient les sièges préparés pour les ministres; ceux des membres du corps diplomatique étaient sur une estrade au bas de l'autel.

De chaque côté de l'autel s'élevoit en demi-cercle un vaste amphithéâtre destiné aux membres des autorités constituées et au conservatoire de musique.

A chaque côté de l'amphithéâtre étoit placé un faisceau des drapeaux des différentes armées de la République qui ont concouru à la conquête de la liberté.

Le général Buonaparte parvenu au pied de l'autel de la patrie, est présenté au Directoire par le ministre des relations extérieures.

L'assemblée entière brûlait d'entendre le héros de l'Italie; sa contenance simple et modeste contrastait avec sa grande réputation. Chacun croyait le voir commandant à la victoire au pont de Lody, à Arcole, au passage du Tagliamento, ou dictant la paix à Campo-Formio. Il se fait un profond silence; ce négociateur guerrier remet au président du Directoire, la ratification donnée par l'Empereur au traité de paix de Campo-Formio, et dit :



Citoyens Directeurs,

« Le peuple français pour être libre, avait les rois à combattre.

» Pour obtenir une constitution fondée sur la raison, il avait dix-huit siècles de préjugés à vaincre.

« La constitution de l'an 3 et vous, avez triomphé de tous ces obstacles.

« La religion, la féodalité et le royalisme ont successivement, depuis vingt siècles, gouverné l'Europe; mais de la paix que vous venez de conclure, date l'ère des gouvernemens représentatifs.

» Vous êtes parvenus à organiser la grande nation, dont le vaste territoire n'est circonscrit, que parce que la nature en a posé elle-même les limites.

» Vous avez fait plus.

» Les deux plus belles parties de l'Europe, jadis si célèbres par les arts, les sciences et les grands hommes dont elles furent le berceau, voyent avec les plus grandes espérances, le génie de la liberté sortir des tombeaux de leurs ancêtres.

» Ce sont deux pied-d'estaux sur lesquels les destinées vont placer deux puissantes nations.

« J'ai l'honneur de vous remettre le traité signé à Campo-Formio, et ratifié par sa majesté l'Empereur.

» La paix assure la liberté, la prospérité et la gloire de la République.

» Lorsque le bonheur du peuple français sera assis sur les meilleures lois organiques, l'Europe entière deviendra libre ».

A peine le héros a-t-il achevé, qu'un concert d'acclamations s'élève jusqu'aux nues: Vive la République! Vive Buonaparte! Vive le général de la grande armée, s'écrie-t-on de toutes les parties de l'enceinte! Ces cris sont répétés par toutes les bouches, et se prolongent dans la place et les rues adjacentes.

Barras, président du Directoire, prend la parole et dit :

« Citoyen général, la nature avare de ses prodiges, ne pré-

sente que de loin en loin, des grands hommes à la terre ; mais elle dût être jalouse de marquer l'aurore de la liberté, par un de ces phénomènes qu'elle met des siècles à enfanter ; et la sublime révolution du peuple français, nouvelle dans l'histoire des nations, devait présenter un homme nouveau dans l'histoire des hommes célèbres ; le premier de tous, citoyen général, vous avez secoué le joug des parallèles, et du même bras dont vous avez terrassé les ennemis de la République, vous avez écarté les rivaux que l'antiquité vous présentait.

Tous les âges, tous les empires offrent des conquérans précédés de l'effroi, suivis de la mort, de l'esclavage, et arrosant des larmes de l'humanité le germe de leur gloire ; mais vous, citoyen général, vous avez médité vos conquêtes avec la pensée de Socrate ; vous avez semé tout-à-la-fois sur vos traces la victoire et la liberté ; vous avez réconcilié par la sagesse de votre conduite l'homme avec la guerre, et les peuples d'Italie n'ont vu dans l'armée républicaine que des amis qui venaient briser leurs chaînes. Après dix-huit siècles, vous avez vengé la France de la fortune de César ; il apporte dans nos champs l'asservissement et la destruction ; vous avez porté dans son antique patrie la liberté et la vie : ainsi se trouve acquittée l'immense dette que le ressentiment des Gaulois avait contracté envers l'orgueilleuse Rome.

Mais, généreux guerriers, en ce jour solemnel, lorsque vos mains victorieuses nous présentent la ratification de cette paix, constant objet des vœux du gouvernement, de cette paix que la loyauté française offrit si souvent à ses ennemis, c'est sur-tout comme pacificateur du continent, que le directoire exécutif se plaît à vous exprimer l'estime et la gratitude nationale. Quand les Apennins, les rochers du Tyrol et de la Carinthie s'applanissaient sous vos pas ; quand l'épouvante générale signalait déjà votre approche vers les remparts de Vienne ; quand au faîte du capitole, foulant d'un pied vainqueur les tombeaux humiliés des anciens maîtres du monde, vous pouviez y dicter les lois de la

république française ; vous arrêtez tout-à-coup au seul mot de proposition de paix, votre marche triomphante ; vous déposez le glaive dont la patrie avait armé votre bras, et l'olivier de la paix est la palme que vous préférez cueillir ! Dans l'âge heureux où l'ambition se nourrit de tout le délire de la jeunesse, vous sacrifiez la certitude de succès brillans à la félicité de la patrie, et par la paix la plus glorieuse et la mieux combinée pour l'intérêt des deux peuples, vous faites tout-à coup succéder à la puissance des armées françaises, une attitude de repos peut-être plus formidable encore; vous prouvez que l'on peut cesser de vaincre sans cessser d'être grand.

C'est ainsi que franchissant un écueil que n'évite pas toujours la maturité de l'âge, vous avez bravé les sifflemens de la calomnie et les clameurs de cette tourbe d'intrigans, d'ambitieux, de dilapidateurs, dont un état de paix annéantit les projets et démasque les richesses accusatrices. Mais laissons ces vils détracteurs se consumer dans leur rage impuissante, et portons nos regards sur des objets plus consolans ; parcourons les vastes pleines de la France fertilisées par les bras généreux des vainqueurs de tant de rois. Voyons l'industrie nationale renaissante, le commerce encouragé reprendre son activité, et ouvrant tous les canaux de l'opulence publique. Visitons les monumens augustes que le génie de la liberté ajoutera à tous ceux dont vous avez enrichi la patrie. Contemplons cette foule d'étrangers qui, attirés par la pompe de nos fêtes nationales, par leurs affaires ou la curiosité, inondent nos ports, nos routes et nos villes, et plaisons-nous à répéter que si la paix créatrice de tant de merveilles, répand de tels bienfaits sur la grande nation, c'est aux armées républicaines, c'est à la modération nationale qu'elle est due : répétons qu'en signant la paix, vous avez achevé de répondre à la juste confiance que le gouvernement avait mise en vous. La paix ramène nécessairement les jours de l'ordre, replace tous les hommes sous le point de vue de leur utilité ; mais sur-tout elle nous procure cet avantage inappréciable de consolider le gouvernement républicain, et de

porter d'avance un coup terrible à l'insolente Angleterre, dont la conquête vous appelle.

Quoi de plus redoutable pour tous les ennemis de la République que l'affermissement du gouvernement français ! Rappelerai-je au mépris et à l'indignation de tous les républicains la politique du cabinet de Londres, si constant dans l'infamie et la scélératesse?......... Vil Carthaginois ! il n'a pas l'audace de la guerre ; il ne connaît plus que l'art des empoisonnemens, des assassinats ; il excelle sur-tout dans la fabrication de la fausse monnaie, et avec les produits du crime il achète et salarie la Vendée : le courage républicain étouffe cette hydre ; soudain l'Anglais installe les tribunaux révolutionnaires, inonde les échafauds de sang français ; le 9 thermidor fait justice de ce nouvel attentat ; mais bientôt ce ministère infatigable dans le crime, convoque les sections, et les embrâse du feu de la révolte. L'organisation prochaine du gouvernement constitutionnel se présentait à lui comme une colonne qui l'écraserait un jour ; il fallait l'étouffer dans son berceau, il fut encore trompé dans sa barbare attente. Enfin, c'est dans les autorités constituées qu'il sème le germe de la contre-révolution. La corruption pénètre dans toutes les assemblées primaires ; elle enfante de mauvais choix.........

Tandis que la France était triomphante au-dehors, elle était trahie dans l'intérieur par ses magistrats ; la République était à deux doigts de sa perte. ..... Alors, général, vous pressentîtes la nécessité de l'immortelle journée du 18 fructidor. Vos braves compagnons d'armes l'appelèrent dans leurs adresses énergiques, quand le gouvernement la méditait dans sa sagesse. Leurs cris généreux, du fond de l'Italie, furent entendus par l'armée de Sambre et Meuse, et son général accourut lui-même porter au gouvernement le vœu de ses intrépides frères d'armes. Pourquoi la mort l'a-t-elle empêché de jouir plus long-tems du triomphe de la Liberté ?

Pourquoi le génie de France, qui tant de fois dans les combats

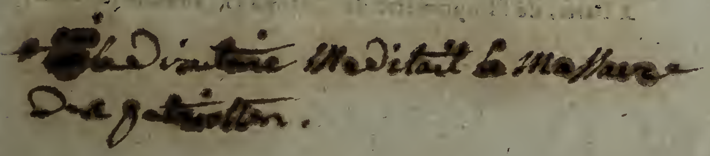
avait écarté de lui le fer homicide n'a-t-il pas écarté aussi le coup affreux qui éteignit avec tant de barbarie des jours déjà si glorieux, et si chers à tous les Français ? Immortel Hoche !..... comme nous Buonaparte cherche envain ici son ami....la patrie l'a perdu.....quel spectacle touchant pour la nation, si dans cette mémorable journée le directoire pouvait presser dans ses bras le pacificateur de l'Europe et le pacificateur de la Vendée !

Ainsi donc le 18 fructidor, objet des vœux de tous les sincères amis de la patrie, vint accroître les nombreuses défaites et la honte du gouvernement anglais. Quel espoir lui reste-t-il maintenant ? celui de diviser les républicains entr'eux, de diviser les conseils, de diviser les membres du directoire; c'est ce qu'il tente, c'est ce qu'il suppose et fait publier, c'est aussi ce que dans ses instructions aux *fils légitimes*, il ordonne d'accréditer, et c'est ce qu'ils exécutent avec une ponctualité et un accord admirables.

Mais les républicains, mais ses fidèles représentans, mais les premiers magistrats du peuple rendront vaines ces horribles intrigues, et leur union sera inaltérable. J'en atteste le 18 fructidor : la veille on méditait l'assassinat des patriotes, du directoire, des conseils et des généraux; on méditait l'esclavage et la honte du peuple français; on méditait une loi favorable aux émigrés, à l'abri de laquelle les restes impurs d'une famille exécrable, dont les attentats pesèrent pendant tant d'années sur la nation, pussent rentrer en France; on méditait enfin le rétablissement du trône sur les corps sanglans des fondateurs de la République.

Le gouvernement se montre......... Il suffit......... Les traîtres sont anéantis. Tout change alors; les autorités s'épurent, la justice renaît, les égorgemens cessent, l'espoir des républicains se réveille, les réactions s'arrêtent, le calme se rétablit, l'ordre revient, la calomnie se cache, le royalisme frémit, et la signature de la paix est le complément de cette grande journée.

Heureuse paix ! tu deviens donc la garantie la plus certaine



de la constitution du peuple français ; aussi, le Directoire saura la conserver pour le bonheur de la Patrie.............

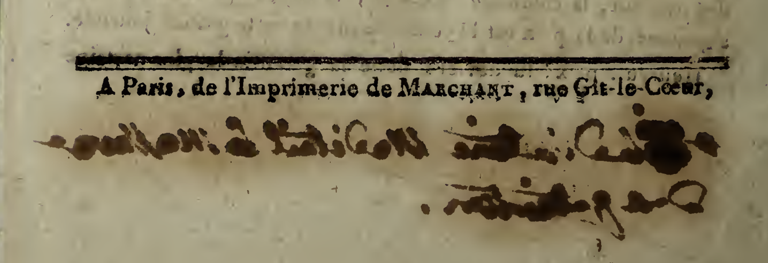
En terminant, le président du Directoire tend les bras au héros de l'Italie, et lui donne, au nom du peuple français, l'accolade fraternelle ; les autres membres du directoire, cédant aussi au sentiment qui les transporte, se pressent autour du héros, ils serrent dans leurs bras, et l'embrassent avec émotion.

Tous les spectateurs sont attendris, tous regrettent de ne pouvoir aussi presser contre leur sein le général qui a si bien mérité de la patrie, et lui payer leur part de la reconnaissance nationale.

Le général descend de l'autel, et le ministre des relations extérieures le conduit à un fauteuil qui lui avait été préparé en avant du corps diplomatique.

Le conservatoire de musique exécute le Chant du Retour.

La cérémonie est terminée par les cris mille fois répétés de Vive la République.



A Paris, de l'Imprimerie de Marchant, rue Gît-le-Cœur,